Radio Tangun - Épisode 17 - K-pop, dramas et recherche universitaire. Rencontre avec Mathieu Berbiguier



[Extrait]

Mathieu: Comme ça devient tellement populaire - on ne fait que parler de la vague coréenne, tout nous le rappelle: le succès de BTS on disait la vague coréenne, après il y a eu *Squid Game* et là encore la vague coréenne. On agit tout le temps en disant 'c'est nouveau'.

[Musique d'introduction]

Manon: Bonjour à tous! et bienvenue sur Radio Tangun, le podcast décomplexé qui débat, s'interroge, pense et décrypte les Corées. Ici on parlera autant du Nord que du Sud. On abordera l'actualité comme l'histoire ancienne. Le tout, loin des idées reçues et hors des sentiers battus. Et ici, comme en Corée, on préfère toujours quand c'est piquant.

[Musique d'introduction]

Manon : Voilà un peu plus d'un mois que nous avons été libérés avec Bryan. Notre fin de quatorzaine s'est bien déroulée. Concrètement, il ne s'est rien passé de dingue. Deux jours avant notre sortie, nous avons fait un test PCR et le quatorzième ou quinzième matin, on a été lâchés dans la nature à 6 heures du matin, à la gare centrale de Séoul. Depuis que nous sommes sortis, la Corée du Sud a

adopté sa politique "vivre avec le Covid", certaines mesures sanitaires se sont allégées et la durée de

quatorzaine est passée de 15 à 10 jours, à bon entendeur.

Du côté de nos recherches, je pense qu'on avance bien, même très bien! Je ne vais pas trop

m'étendre aujourd'hui parce que je pense qu'on consacrera un épisode entier sur un "bilan de

terrain" avec des anecdotes et des conseils, pour celles et ceux qui préparent éventuellement un

terrain ici en Corée du Sud.

L'épisode d'aujourd'hui va, je pense, en intéresser beaucoup puisque c'est une thématique que nous

n'avons jamais abordé dans Radio Tangun. Pour celles et ceux qui nous suivent, vous savez que nous

abordons des thématiques très variées et on essaie surtout de rendre le monde académique un peu

plus sexy et attractif. À la fois parce qu'on pense que c'est une partie de notre job de rendre tout ça

accessible, mais aussi parce qu'on espère que ça donnera envie à des étudiants et étudiantes de se

lancer dans la recherche scientifique. Et aujourd'hui, on va soulever un gros dossier : celui de la K-pop

! Parce que oui, la K-pop est et doit absolument être étudiée ! Et comme ce n'est pas du tout notre

domaine d'expertise avec Bryan, vous l'aurez sans doute remarqué, je vous laisse découvrir notre

invité du jour...

[Musique de transition]

Bryan: Salut Mathieu!

Manon: Salut Mathieu!

Mathieu: Salut!

Manon : Mathieu, tu es doctorant à l'Université de Californie à Los Angeles, la célèbre UCLA. Ce qui

est génial, c'est qu'on va pouvoir dans un premier temps parler de ton parcours, qui est fou, mais

également de tes recherches qui vont passionner beaucoup de nos auditeurs et auditrices, j'en suis

sûre. Alors dans un premier temps, pourrais-tu nous raconter comment tu es arrivé à UCLA aux

Etats-Unis, et qu'aujourd'hui tu es avec nous à Séoul. Tu as fait ta licence de coréen à Paris 7,

aujourd'hui Université de Paris et après, que s'est-il passé?

Mathieu : Et bien, j'étais en licence de coréen à l'Université de Paris, et j'ai fait ma L3 à l'Université

Nationale de Séoul - j'étais étudiant en échange. Donc j'étais censé terminer ma licence et ensuite

revenir en France, je savais pas trop encore ce que j'allais faire, j'étais assez perdu. Je voulais

enseigner le français, je voulais travailler en Corée, je savais pas trop. Ce que je savais c'était que je voulais passer un peu plus de temps en Corée. Vous devez le savoir, quand on reste en Corée plus de deux semaines, on a envie de rester plus longtemps!

Manon: Comment te dire. [rires]

Bryan : Prochain épisode le bilan dépressif [rires].

Mathieu: Donc un an ça commençait à pas être assez. Je me suis dit c'est dommage, mon coréen à progressé puisqu'à l'Université Nationale de Séoul les cours étaient en coréen. Au début on comprenait rien du tout et puis petit à petit on commence à capter des petits morceaux. Donc je me suis dit que c'était dommage de rentrer maintenant. J'ai commencé à regarder pour faire mon master en Corée. Je suis tombé sur le master de l'Université Hankuk des études étrangères, en coréen on dit souvent oetae (외대) ou Han'guk Oegugŏ Taehakkyo (한국외국어대학교), et en fait ils avaient un programme d'études coréennes, donc korean studies. Et c'était ouvert pour tout le monde, autant étudiants étrangers que coréens, mais il y avait cette spécificité qui attirait des étudiants étrangers, parce qu'ils offraient une bourse spéciale. Donc j'ai passé l'entretien, ça s'est assez bien passé, les professeurs étaient vraiment très accueillants. Et finalement j'ai eu la chance d'être pris, et c'est là que j'ai commencé mon master de deux ans à l'Université Hankuk des études étrangères. Après cela, j'ai commencé à m'intéresser à la recherche. Au début j'étais très accès sur la langue, je voulais apprendre plus le coréen, sauf qu'en Corée en général, les études aréales c'est an anglais, même les études coréennes. Mais à l'Université Hankuk des études étrangères les cours étaient en coréen, tous. Il y avait un ou deux cours à prendre en anglais, mais le reste était tout en coréen. Donc ça m'a attiré sur cet aspect. Petit à petit à force de lire en coréen, et d'apprendre plus surtout sur les études culturelles, ça m'a beaucoup plus, et à chaque fois qu'il fallait écrire un rapport en fin de semestre pour mes séminaires, souvent c'était les sujets sur la K-Pop qui m'intéressaient. Et donc mon professeur, qui est ensuite devenu mon directeur de mémoire, m'a dit mais Mathieu pourquoi tu ne ferais pas ton mémoire sur la K-Pop, donc je me suis dit oui pourquoi pas. En plus ce qui est assez rigolo c'est que quand j'étais en licence de coréen à Paris 7, j'étais très intéressé par les raisons qui poussaient les gens autour de moi à apprendre le coréen. Et j'ai toujours trouvé ça intéressant, il y avait une sorte de tabou de dire qu'on a appris le coréen à cause de la K-Pop.

Manon: Oui.

Bryan: Oui oui oui.

Manon: Qui existe toujours d'ailleurs, on a encore du mal à dire quand on nous demande, je pense

que ça nous est tous arrivé autour de la table, 'pourquoi tu as appris le coréen'...

Bryan: Surtout pas la pop culture.

Mathieu: Voilà

Manon : Voilà, c'est pas parce que j'ai - nous en 2010, peut-être même un peu avant, on écoutait

BigBang, 2NE1...

Bryan : Fallait toujours trouver une raison annexe, parce que c'était extrêmement mal vu. C'est

toujours mal vu.

Manon : Et peu accepté en plus, dans le cercle académique. Peu accepté dans le sens où c'est difficile

d'admettre, même pour les profs, qu'il y ait des gens dans la sphère académique aujourd'hui, qui

soient arrivés jusqu'ici, en coréanologie grâce - ou à cause ?

Bryan: D'un drama de seconde zone... [rires]

Manon: Voilà, d'une vieille série B coréenne...

Bryan: C'est des questions qui ne se posent plus pour les autres langues. Pour le chinois, les gens qui

arrivaient là avec le cinéma hongkongais... Ou le Japon! On va pas me dire que tout le monde est

spécialiste du Japon parce qu'ils sont tombés sur un Makimono du 13e siècle. Bon.

Manon: Peut-être. [rires]

Bryan : Peut-être, on ne sait pas. Je me souviens quand j'étais en licence de coréen, les gens

trouvaient des excuses, les plus incroyables. 'Ah non mais moi j'ai fait du taekwondo deux mois...';

'moi je suis fan de cuisine...' alors que t'as mangé trois fois un bibimbap...

Manon: J'adore le kimchi. [rires]

Bryan: J'adore le kimchi, je me lave au kimchi le matin [rires]. Vraiment c'était le concours de l'excuse

pour pas dire pop culture. Et c'est une vraie question, c'est toujours une question. On en reparlera

après sur l'investissement dans les études coréennes.

Mathieu : Du coup ça m'a toujours étonné, parce que moi j'avais pas forcément très honte, parce

qu'en fait j'ai eu ma licence de coréen à Paris 7, mais en fait à l'origine j'étais en japonais.

Bryan: Bah tiens.

Mathieu : [rires] Mais ce qui m'avait motivé à apprendre le coréen au début, c'était vraiment la

K-Pop. Je ne connaissais rien à la Corée, j'avais une correspondante coréenne quand j'étais en

troisième je crois, que je connais toujours, c'est une très bonne amie. Mais ma motivation c'était ça,

j'aime bien la K-Pop, c'est intéressant, on va voir ce que c'est. Donc autour de moi, quand j'étais en

licence, j'étais étonné de voir les gens autour de moi qui n'osaient pas dire qu'ils aimaient la K-Pop.

Ça m'a toujours choqué parce que dans l'amphithéâtre, il y avait toujours des gens avec des trousses

où il y avait écrit BigBang, Super Junior, des trucs comme ça, et puis après, comme Bryan vient de le

dire, on leur demande pourquoi ils apprennent le coréen, et ils disent 'i'adore la culture'. Bon, bien

sûr ça fait partie de la culture. Et en fait pourquoi je dis ça, parce que vous êtes déjà sûrement allés

dans le 13e, dans le fameux centre commercial avec les boutiques K-Pop, et j'aimais aller là-bas, pas

forcément pour acheter des choses même si ça m'est arrivé. J'aimais aller là-bas pour regarder les

gens devant, c'était vraiment un expérience de voir comment les gens interagissaient, ils

s'échangeaient les photocards, donc les petites cartes qu'il y a dans les albums de K-Pop, qui sont un

peu comme des cartes Pokémon, à l'époque.

Manon: Ou les feuilles *Diddl*. [rires]

Mathieu: Voilà. Moi aussi j'ai fait ça quand j'étais à l'école primaire, donc ça peut parler à d'autres

auditeurs. Donc ils faisaient ça, ou ils dansaient sur les chansons, parce qu'il y avait un écran, donc

c'était super de voir des chansons qu'on connaissait sur l'écran...

Bryan : Ce que Mathieu nous décrit aujourd'hui, moi j'habite le quartier, anthropologiquement

parlant c'est toujours le cas, il y a toujours un quartier qui n'est pas coréen, qui se coréanise, mais ça

a toujours été le centre de culture pop...

Manon: A l'époque, je ne sais pas à quel moment c'était...

Mathieu: C'était vers 2011.

Manon: Voilà.

Bryan: L'âge d'or de la K-Pop.

Manon: Total. Un fait intéressant c'est que, à ce moment-là, je n'habitais pas Paris. Donc je venais à

Paris pour faire les Japan Expos, les conventions tout ça, et je me souviens avoir saoulé ma mère

d'une force, pour lui dire 'maman s'il te plait, on va dans le 13e, on va à Musica, j'ai besoin d'y aller...'

[rires] Et à l'époque c'était deux boutiques dans Paris, et peut-être qu'il y a des jeunes auditeurs qui

nous écoutent, aujourd'hui trouver de la K-Pop à la Fnac c'est possible. A l'époque attention!

Bryan: On achetait des copies hongkongaises des dramas. [rires]

Manon : Un lightstick de BigBang à 50 euros ! Pour qu'ils ne viennent jamais faire un concert en

France! C'était incroyable parce que c'était le centre névralgique où on pouvait trouver nos CD à des

prix... Au secours.

Bryan: Le fameux agenda des BigBang que tout le monde s'arrachait.

Manon: C'était terrible. Et aujourd'hui c'est marrant de voir à quel point ça s'est développé. Il y a des

émules à la Fnac...

Bryan: Il y a des corner chez Cultura...

Manon: C'est assez dingue qu'il y ait aujourd'hui un corner.

Bryan: Et parlons des dramas. Il y a aujourd'hui des diffusions et tout ça, moi avec les fansub... Il

fallait chercher, c'était la quête des dramas. C'est drôle ce que tu dis aussi, parce qu'il y a beaucoup

d'étudiants en coréanologie qui viennent de province, et moi qui venait de banlieue, de lointaine

banlieue au bout du RER A, c'était vraiment pour nous la sortie du week-end entre amis quoi ! Pour

ceux qui avaient la carte Imagine R, on était dézoné le week-end à l'époque, et on partait à la tête dans les nuages à Pyramide pour faire du DDR (Dance Dance Revolution), les fameuses plateformes où on dansait à la japonaise, après on allait manger un banh-mi et on passait l'après-midi dans le 13e à boire des bubble tea et à s'échanger les fameuses cartes. C'était vraiment le pèlerinage du week-end. Souvent on dit qu'il n'y a pas d'identité à l'Île de France ou à la banlieue, et moi je trouve que cette migration des jeunes de banlieue vers ces quartiers populaires et ethniques de Paris - on retrouve ça avec la mode du Bollywood à Gare du Nord - mais le 13e c'est resté encore ça. Je me souviens j'avais des amis à Marne la Vallée et moi j'habitais Cergy, on était à l'autre bout, et tous les week-ends on se retrouvait dans le 13e, c'était vraiment une communauté d'intérêts. On était en plein dans la vague japonaise, et c'était genre 'ils sont tous sur le Japon, et nous on est la nouvelle frontière, on est au dessus'. 'Comment ça t'es pas passé à la K-Pop ?' C'est vraiment drôle de voir comment on avait réussi à construire ça. Je pense aussi que, si on peut reprocher quelque chose à l'université, le monde académique et les instances en général n'ont pas compris ça. Un, par rapport au Japon, ils n'ont pas vu venir l'engouement - à la différence du Japon qui se voyait, par les DVD, les mangas, le cinéma... Ça se voit, on vend des DVD, on vend des manga papiers. La Corée, tout s'est fait sur le net. Les clips étaient sur Youtube, les dramas dans des sites de fansubs, résultat : tout était sur le net. Si on était pas dans ce milieu extrêmement dématérialisé, extrêmement liquide et propre à la Corée - il n'y a rien de plus coréen que le dématérialisé, c'est ça le propre de la culture pop coréenne. Et je pense qu'ils ne l'ont pas vu venir, et ça leur a sauté complètement au visage. Deuxième chose, le manque d'investissement dans les études coréennes, et là je vais mettre les deux pieds dans le plat, mais un problème de classe. Comme le Japon, comme les études de chinois, les bonnes familles de province ou d'Ile de France, les parents n'avaient pas peur que leurs enfants apprennent le japonais ou le chinois. Mes parents quand je leur ai dit que j'allais faire du japonais n'avaient pas cette peur. On voit où est le Japon, on connaît les entreprises japonaises. Mais mes parents, jusqu'à ce qu'ils viennent en Corée récemment, là ils m'ont dit 'ah oui en fait t'as fait le bon choix'. Mais jusqu'à présent il n'y avait pas de vision mentale de la Corée. Résultat, le fait de voir dans les amphithéâtre, des jeunes massivement de banlieues et de province, de classes moyenne et populaire - c'était des gens connectés. Arrivés dans ces amphithéâtre en disant 'moi je veux apprendre une langue étrangère d'un pays en plein boum', là l'université n'a pas suivi.

Manon: Elle s'est laissée dépasser par la chose.

Bryan: L'immatérialité et la nature du public étudiant, ça a fait quelque chose de nouveau.

Manon : Mais encore aujourd'hui ! Aujourd'hui les étudiant.e.s qui arrivent en licence de coréen...

Les demandes se font majoritairement depuis la province, parce qu'il n'y a pas les cours autour de

chez nous. Toi je pense Mathieu, qu'à Avignon, il n'y en avait pas.

Mathieu: Non, il n'y en avait pas [rires]

Manon: Moi, au fin fond du 36, vous vous imaginez bien qu'il n'y en avait pas... [rires]. Encore

aujourd'hui, je pense que la majorité viennent de banlieue ou de province. C'est le même public. Je

pense qu'en 10 ans le profil des étudiants n'a pas changé, et ça, l'université n'est pas préparée, et

n'est pas prête à accepter ce public là non plus. Je pense qu'il y a aussi un problème d'acceptation du

public, qui ne se fait pas, qu'on refuse de voir, qu'on ne prend pas au sérieux.

Mathieu: D'ailleurs on parle de boum, c'est vraiment un mot que vous avez employé. Moi ce que j'ai

vu à Paris 7, jusqu'à ce que j'arrive, à l'origine dans la L1 de coréen il n'y avait que 25 personnes. Et

c'est passé de 25 à 200 en un an. Je comprends aussi que ça a pu chambouler les choses, mais c'était

quand même il y a dix ans. D'ailleurs, quand j'ai commencé ma licence de coréen on était en

septembre 2011, en juillet 2011 il y avait eu le SM Town. Il y a une corrélation.

Bryan : Il y a une corrélation. Pour ces gens qui se réunissaient dans cette passion qu'était la pop

culture coréenne, le SM Town c'était - à la différence du Japon qui lui a mis très longtemps avant de

faire venir ses artistes... Perfume, moi j'ai attendu...

Manon: Miyavi, The GazettE...

Bryan: La pour la K-Pop, les Coréens ont dit 'on va faire venir les stars'. Et elles sont venues. Il y a une

possibilité, ils sont capables d'investir sur nous, ils sont capables de venir. Moi j'écoutais de la K-Pop,

mais j'étais plus fan de drama, et il y a eu un enchaînement de dramas phares ces années là, on a eu

Boys over Flowers, (꽃 보다 남자, Kkotboda namja) ou You are beautiful (미남이시네요,

Minamisineyo)...

Manon: Je suis désolée les mecs, je me désolidarise du drama...

Mathieu: Ce qui est intéressant, c'est que ce sont des versions coréennes de dramas japonais.

Bryan: Oui, qui sont en plus passés par Taiwan aussi à un moment. Il y a eu aussi ces successions de

dramas à succès. Les dramas se faisaient de plus en plus nombreux et les fansubs aussi, et puis le SM

Town quoi.

Mathieu: D'ailleurs pour les auditeurs, le SM Town c'était le premier concert de K-Pop en Europe. En

Europe, même pas en France.

Manon: La SM, pour ceux qui ne savent pas c'est un grand label de K-Pop, qui a vu naître Super

Junior...

Bryan: BoA! Notre reine à tous. [rires]

Mathieu : La reine de la K-Pop! [rires] La Beyoncé de la K-Pop!

Bryan: Beyoncé, Britney Spears de l'Asie... [rires]. Bon, elle fait 1m10, quand je l'ai vu en vrai quand

elle a sorti son album franchement j'étais ultra déçu, j'avais 18 ans, je me disais BoA je t'aime... Mais

elle est toujours là, si vous allumez la télé en Corée elle est toujours là.

Manon : Oui, c'est vrai que ça à été un tournant. Et donc à partir de là tu t'es dit qu'il y avait un truc à

faire là dessus, il faut que je creuse sur ce qui amène les gens à étudier le coréen.

Mathieu: Oui c'est ça qui m'a étonné. En fait, la raison pour laquelle j'ai raconté tout ça, j'avais fait

une blague à mes camarades de licence, j'avais dit en rigolant devant les gens qui regardaient les clips

sur l'écran de Musica, 'j'écrirais un mémoire sur les fans de K-Pop'. J'avais dit ça en rigolant. Vous

serez mon sujet anthropologique. Sauf que ça s'est avéré, et quand j'étais à la fin de mon master à

l'université en Corée, j'ai commencé à me dire que ça pouvait être intéressant d'écrire sur les fans de

K-Pop.

Manon : Ça avait été fait ?

Mathieu: Ça avait été fait. Mais moi j'avais commencé à chercher quelles études ont été faites sur les

fans de K-Pop. Et quand c'était en anglais, c'était souvent des études en rapport avec la vague

coréenne, donc la Hallyu (한류), et comme quoi la Hallyu était populaire dans tel ou tel pays, on avait

des études sur la France, sur l'Amérique Latine, sur l'Asie du Sud-Est... Et ensuite ça s'est étendu de

plus en plus loin de la Corée. Et même les études en coréen c'était sur ça. Et je me suis dit mais en fait il n'y a rien sur ce que les fans coréens pensent de tout ça. La K-Pop d'accord, ça s'est exporté à l'étranger, c'est devenu très populaire, les labels il y avait YG, JYP, maintenant HYPE qui était BigHit avant, pleins d'autres labels qui se sont créés, qui ont changé le paysage médiatique de la K-Pop. Mais il n'y avait pas d'études sur les fans coréens. Et même en coréen c'était vraiment spécifique : les jeunes, une certaine tranche de la population, ou alors c'était des trucs très psychologiques. Et moi je voulais savoir : les fans coréens, quand ils ont vu la K-Pop devenir populaire à l'étranger, comment ont-ils ressenti ça ? Et mon directeur de mémoire m'a dit 'C'est une très bonne idée, vas-y, fais ta recherche, tu vas demander, tu vas regarder'. En fait j'avais la chance que mon directeur de mémoire soit une des personnes qui avait popularisé en Corée la méthode de l'ethnographie digitale, et donc faire participer sur les forums de discussions, regarder ce que les gens écrivent sur internet. C'est un peu lui qui a popularisé le discours sur internet en Corée. Il y avait quand même une certaine barrière au début, je ne me sentais pas trop à l'aise à l'idée de rencontrer des fans coréens. C'est quand même assez spécial, les gens qui sont vraiment très à fond dans la K-Pop en Corée ce sont surtout des jeunes, donc il y a quand même une différence d'âge, et puis moi je suis étranger...

Bryan: Le *oegugin* (외국인, étranger).

Mathieu: L'étranger qu'est-ce qu'il me veut, pourquoi il m'approche, pourquoi il veut me parler... [rire] J'ai déjà essayé et c'était compliqué, et il y avait la contrainte du temps aussi. C'était pas une thèse, c'était un mémoire, fallait faire ça vite. Donc il m'a dit on va le faire sur internet. Et du coup j'ai commencé à réfléchir, et c'est là que l'idée m'est venue de regarder Twitter, parce que Twitter c'est la plateforme où les fans coréens parlent de K-Pop, et peuvent voir ce que les fans en dehors de la Corée disent sur la K-Pop. Donc il y a vraiment un échange.

Bryan : Donc c'est vraiment Twitter le lieu d'échange.

Mathieu: C'est le lieu d'échange. Après les fans coréens ils ont leurs plateformes, donc il y a Instiz par exemple, c'est que sur la culture populaire. Je me suis dit que j'allais observer ces communautés où les fan coréens évoluent, j'ai du demandé moi-même à Instiz sur Twitter de me donner un code d'invitation, parce qu'il n'y en avait pas. J'ai pu bénéficié du privilège d'être *oegugin*. Et ensuite j'ai utilisé Twitter, parce que je voulais vraiment voir les fans coréens réagir à ce que les fans en dehors de la Corée disaient. Donc c'est comme ça que j'ai commencé ma recherche.

Manon : Parce que les deux communautés ne se mélangent pas ?

Mathieu: Alors les deux communautés ne se mélangent pas, c'est assez difficile à dire. Quand j'ai

commencé ma recherche de master en 2016, c'était un moment un peu pivot, où vraiment on a

commencé à se dire que ça avait le potentiel d'être populaire en dehors de la Corée, les entreprises

d'entertainment ont arrêté de penser que la Corée était leur premier marché. C'était le pivot, et je

pense que c'est pour ça que les deux communautés au début, elles n'avaient pas vraiment d'endroit

pour se mélanger.

Manon: Il y a ça aussi sur Twitter qui est assez incroyable, pour ceux qui sont sur Twitter, c'est dix

milles mondes, c'est un milliard de mondes, et ces mondes là ne se croisent jamais. Et c'est assez

dingue les algorithmes faisant très bien leurs boulot, ça m'est arrivé de tomber sur des mondes

Twitter où je me disais que j'étais tombée dans un monde parallèle [rires]. Et en fait quand on a

l'habitude de se servir de Twitter - ça fait peut-être 10 ans que je suis sur Twitter, j'imagine à quel

point les mondes et les communautés de fan peuvent ne jamais se croiser, alors qu'elles ont quelque

chose en commun, mais elles peuvent ne jamais interagir entre elles parce la langue n'est pas la

même. Avec les hashtags peut-être que des fois... Je pense que le hashtag aide beaucoup à ce que

certaines communautés puissent se rencontrer. Sinon elles ne se rencontrent pas, les communautés

coréennes parlent en coréen, celles d'Amérique Latine parlent probablement soit brésilien soit

espagnol, en Europe en français ou en anglais. Et c'est marrant Twitter sur ça, à quel point on peut

avoir des intérêts communs et ne jamais se croiser, parce que les algorithmes sont faits de telle

manière que l'on ne se croisera pas.

Bryan: J'aurais une question, parce que tout à l'heure tu disais: les communautés en Corée de fans,

et les communautés à l'étranger. Je suis pas expert K-Pop du tout, mais en Corée j'ai l'impression que

les fans sont divisés par les groupes qu'ils supportent, mais à l'étranger j'ai l'impression qu'il y a cette

question de nationalité ou de langue parlée... Mais là j'aimerais ton ressenti, parce que moi quand

j'ai été au SM Town - oui oui, j'ai été au SM Town, je me respecte - je me souviens que les places

étaient parties très vites, pareil pour le Music Bank l'année d'après, et les fans français avaient hurler

en disant 'c'est les fans étrangers, les européens, les allemands sont arrivés en cars entiers' [rires]

Manon: Les cars d'Allemandes. [rires]

Bryan : Les cars d'Allemandes qui venaient prendre nos places alors que c'est Bercy... Pareil sur le net, je suis de très loin l'actualité K-Pop mais j'ai l'impression que l'Amérique Latine, de part la communauté de langue espagnole qui est extrêmement forte, et par des liens aussi des Coréens qui habitent au Brésil, Pérou, Chili... Ça marche vraiment bien, et ça pèse. Est-ce que les communautés étrangères arrivent à communiquer, malgré tout ça, entre elles ? Est-ce qu'on peut vraiment parler d'une communauté étrangère et d'une communauté coréenne ?

Manon: Oui, c'est ça la particularité coréenne, un Coréen va forcément catégoriser les Coréens et les étrangers, peu importe la tête de l'étranger, le *background* qu'il soit religieux ou ethnique, nous on est catégorisés comme étrangers, *oegugin*. On vient de l'extérieur de la Corée. Est-ce que les communautés de fans regardent aussi les communautés de fans étrangères en les catégorisant comme catégorie étrangère ? Alors qu'entre elles...

Bryan: C'est très hétérogène.

Manon : Voilà. Elles ne communiquent pas nécessairement entre elles, et ne forment pas un seul et même bloc de fans étrangers. Les fans français ne vont pas forcément être proche des fans au Brésil... Est-ce que les communautés de fans coréennes regardent ça d'un point de vue très coréen : ce qui n'est pas coréen est forcément étranger.

Mathieu : C'est une excellente question, puisque c'est la problématique de mon mémoire

Manon et Bryan : Et bah voilà ! Et pourtant on est loin de la Corée du Nord et de la peinture bouddhique.

Mathieu: Vous pouvez venir quand vous voulez, on a besoin de gens comme vous. [rires] Donc c'est exactement la problématique de mon mémoire. En fait c'était 'Comment les fans coréens regardent les fans étrangers?', est-ce qu'ils les considèrent juste comme étrangers, ou est-ce qu'il y a des niveaux. Et la conclusion de mon étude à ce moment-là du mémoire, c'était que selon la façon dont-ils s'investissaient dans la K-Pop. Et on s'est rendu compte avec mon directeur de mémoire que quand les coréens disent oegugin fan, en fait ils parlent de tous les autres fans en dehors des Chinois et des Japonais. Et la raison pour laquelle ils pensent comme ça, c'est parce que les fans chinois investissent énormément d'argent dans la K-Pop, ils sont très dévoués pour leurs artistes, ils font tout ce qu'on leur demande de dire. Les fans japonais c'est pareil, au Japon il y a vraiment une culture

d'investir de l'argent dans ses hobbys, comme une sorte de défouloir, les gens dépensent beaucoup

d'argent pour acheter des CD, pour acheter des goodies, ce genre de choses. C'est très ancré dans la

culture, ça commence aussi dans d'autres pays bien sûr, mais ça n'a rien à voir. Et là encore une fois

on est en 2014-2015. C'est pas comme maintenant, on peut pas aller à la Fnac et trouver un album de

BTS, donc à ce moment là les fans coréens se disent : les fans étrangers c'est bien, ils sont là, on leur

donne de l'attention, mais ils ne donnent aucun argent, parce qu'ils écoutent la musique sur Youtube

- ou ils la téléchargent illégalement - et en plus ils n'achètent pas les albums, ça ne contribue pas à

l'économie de la K-Pop, et ça ne donne pas de l'argent à mon artiste. Ils réfléchissent comme ça.

Manon: Sans savoir que dans les pays étrangers il n'y avait pas d'accès, pas d'autre moyen.

Mathieu: Je ne sais pas si c'était conscient ou pas. C'est une bonne question. Il y avait aussi une

vision de la culture de fan, des pratiques de fans en Corée, qui n'est pas la même qu'en dehors de la

Corée. Mais petit à petit les Coréens ont influencé les fans étrangers. Normalement on parle des

communautés de fans coréens divisés selon les artistes. Moi de mon temps, en 2010, quand on

aimait la K-Pop on aimait tout le monde. On aimait Beast, 4Minutes, BigBang...

Manon : Oh il réveille les vieux démons. [rires]

Mathieu: Et à chaque fois qu'il y avait une nouvelle chanson, c'était tout le monde qui était content.

Bryan: Il y avait un soutien global à tout ce qui était coréen.

Manon: Et bah je ne suis pas d'accord du tout.

Mathieu: Ah bon?

Manon: Pas du tout, désolée.

Bryan: T'étais fan pure et dure d'un groupe.

Mathieu: T'étais fan que d'un groupe toi?

Manon: Alors en fait, c'est pas ça. Je dirais que c'est pas aussi marqué. Deux choses : je pense qu'il y

avait ce truc avec les labels. Les labels en Corée ont un poids, c'est pas comme chez nous.

Bryan: Il y avait le triangle magique

Manon : Il y avait le triangle magique à savoir la YG, JYP, et SM. Donc il y avait la sainte trinité. Les

gens qui aimaient les artistes de la YG... Il y avait quand même une rivalité.

Bryan et Mathieu: Ah oui bien sûr!

Manon: Et on va pas se mentir, entre nous chers auditeurs, moi j'étais la team YG.

Bryan: Bah oui. Moi aussi.

Manon: J'étais à fond dans BigBang, 2NE1, tout ça.

Bryan: On a pas été gâtés...

Manon : Oui, on était les malheureux de la K-Pop, alors que sans déconner, on était un niveau au

dessus. Mais il y avait quand même les fans de Shinee, et là je pense à des amies en particulier que je

ne nommerais pas, mais les filles, je vous embrasse. Les fans des Shinee, les fans de Super Junior,

mais quelle plaie! [rires]

Mathieu: Attention! Attention Manon, tu vas t'attirer les foudres!

Bryan: On vous aime, mais vous n'êtes pas au niveau.

Manon: Non mais, je me souviens d'une certaine animosité, et je trouve que les communautés de

fans de K-Pop...

Bryan: Mais ça c'était un peu après quand c'était déjà un peu installé.

Manon: Non! C'était avant que je rentre en licence, donc entre 2008 et 2011. Et je trouvais déjà que

ces fans-là ne se mélangeaient pas. Evidemment, tout ce qui venait de la Corée on adorait, et on était

très au fait, et en plus tous les jours il y avait un nouveau groupe. On allait sur Nautiljon...

Bryan et Mathieu : [en cœur] Nautiljon ! [rires]

Manon: Non mais voilà, c'est un épisode nostalgique. [rires] Et sur ça j'ai l'impression que certaines

communautés de fans étrangères ne se mélangeaient pas. Il y avait une petite rivalité entre les

Shawol, les VIP...

Bryan: Pour ceux qui comprennent pas, ça fait un peu comme Gryffondor, Serpentard...

Manon: [en criant] Voilà!

Mathieu: Exactement!

Manon : Les Shawols donc, qui sont la communauté de fans des Shinee, les VIP la communauté de

fans des BigBang, les Blackjack pour les 2NE1, en plus chacun a son petit nom, son petit logo, son

lightstick... Et en fait, j'ai pas l'impression, même s'il y avait cet engouement parce que c'était de la

K-Pop, et puis la vague japonaise en plus se tassait un peu.

Bryan: Il y avait cette rivalité en France, en tout cas moi je l'ai senti en banlieue, entre les gens qui

étaient restés sur le Japon, et ceux qui étaient passés sur la Corée.

Manon : Il y avait une grosse question. Perso à la Japan Expo, j'ai vu naître les premiers pavillons

coréens, qui n'existaient pas aux éditions précédentes.

Bryan : Et le but c'était de supporter tout ce qui était coréen pour essayer de le faire émerger, avec un

Japon ultra présent. Qu'on a retrouvé d'ailleurs après dans les études académiques, où on est

beaucoup, comme Mathieu et moi, à avoir fait un double cursus japonais-coréen. Et on a switché

parce qu'on a bien vu.

Manon : Moi j'ai appris le japonais toute seule en province, j'ai commencé évidemment -

évidemment non mais - j'ai commencé aussi avec le Japon.

Mathieu: Parce que c'était plus accessible. Quand tu allais à la Fnac, il y avait des livres pour

apprendre le japonais.

Bryan: On va pas se mentir, on est parti aussi sur des bases solides de pop culture japonaise, c'est

pour ça que la K-Pop ça a bien pris. Ça a pris énormément de temps dans d'autres pays, parce qu'il n'y

avait pas la proximité géographique et culturelle, par exemple de l'Asie du Sud-Est, mais il y avait déjà

cette base de pop culture japonaise qui avait solidifié le terrain, et là les Coréens avaient juste à

mettre leur gratte ciel de pop culture, les fondations étaient déjà là.

Mathieu: Bien sûr c'est vrai qu'en France il y avait déjà des rivalités, je vois que l'expérience parle

beaucoup...

Manon: J'adore les Shawols, mais bon je les trouve un peu violentes. [rires]

Bryan: On va avoir des problèmes après cet épisode.

Mathieu: Mais à mon avis, cette rivalité s'est créée aussi comme une sorte de mimétisme, en voyant

les fans coréens. Quand on regarde les dramas coréens qui montrent, dans les années 90, la rivalité

entre les fans de HOT, et les fans de Sechs Kies, qui étaient les deux groupes à ce moment-là qui

étaient super populaires en Corée, à la fin des années 90. Je pense que c'est aussi un mimétisme des

pratiques de fans. C'est vraiment intéressant, parce que d'un point de vue des fans coréens, les fans

étrangers ils bouffent à tous les râteliers. Ils aiment eux, eux, machin...

Manon: Ils peuvent pas faire de choix quoi, ils ont pas envie de se mouiller.

Bryan: En même temps quand t'aimais ça, moi j'ouvrais Youtube, il y avait de quoi bouffer coréen et

bah je bouffais coréen.

Mathieu: C'est pour ça que j'ai pensé à toi, parce que Bryan a dit 'bouffer coréen'...

Bryan: C'est comme les dramas, on voyait un nouveau drama, on testait, et puis au bout de trois

épisodes ça marche ou ça marche pas.

Mathieu : Voilà. Et donc cet aspect de contenu, les fans coréens en voyant ce phénomène se sont dit

que les fans étrangers étaient intéressés par ça. Le fait aussi, c'est que - c'est pour ça que c'est

intéressant de regarder la vague coréenne et ses conséquences - ça nous montre à quel point la

Corée est sensible aux réactions, à l'image qu'elle a à l'étranger. Donc les entreprises d'entertainment

coréennes, en voyant le succès qu'ils avaient à l'étranger, ont accordé plus d'attention à ça, alors que

ça n'apportait pas plus d'argent à ce moment-là - puisque ça a complètement changé maintenant. Et

donc les fans coréens ne comprenaient pas. Ils génèrent beaucoup moins d'argent que nous, on est

plus important qu'eux, pourquoi ils s'obstinent à vouloir leur faire plaisir.

Bryan: Moi il y a une question un peu tendue que j'aimerais te poser c'est la question du

gouvernement. La question de : ça a marché à l'étranger parce que le gouvernement a énormément

investi à l'étranger. Le Japon par exemple aurait moins investi, et comme la Corée du Sud est un pays

en guerre, divisé, petit, avec un plus petit marché que le Japon... Vous choisissez ce que vous voulez

comme qualificatif. Le gouvernement, à travers les maisons de production, donc la sainte trinité qu'on

a évoqué avant, et les nouveaux saints.

Manon: Les petits bodhisattvas. [rires]

Bryan: Exactement. La Hype?

Mathieu: Non mais la Hype c'est même pas petit, là c'est le géant.

Bryan: Oui, ils ont décollé, et à travers ces maisons-là, le gouvernement aurait surinvesti. Toi quel est

ton point de vue là-dessus ? Parce que c'est souvent un truc qui revient.

Mathieu: Alors je pense que je suis instauré d'une mission par mes collègues, de vous dire que non,

le gouvernement n'a pas fondé la vague coréenne. Il faut arrêter de dire ça. Après je pense qu'il faut

juste bien choisir ses mots. En effet le gouvernement a utilisé le succès de la vague coréenne, mais

selon moi il n'est pas l'initiateur. Mais il a été opportuniste, il s'est dit 'Ah, notre culture populaire

attire l'étranger, utilisons la'. Moi je le vois plutôt comme un effet inverse. Il faut aussi regarder plus

loin même dans l'histoire de la Corée, la culture populaire à été censurée pendant super longtemps,

jusque dans les années 90, jusqu'en 96 ce qui était japonais n'avait pas le droit d'entrer en Corée,

donc c'est assez difficile de dire que la Corée et le gouvernement a toujours soutenu la culture

populaire, c'est bizarre de dire ça quand on connait toutes ces règles.

Bryan : C'est important de rappeler la censure des produits de culture japonaise en Corée. Pour ceux

qui se promènent à Séoul, qui s'intéressent à cette période contemporaine de la Corée du Sud, je

pense qu'il y a un petit topo à faire. Jusqu'en 95, milieu des années 90, tout ce que nous on a connu

avec DBZ, la pop japonaise et autres, était interdit d'entrée en Corée du Sud, par réaction face à

l'histoire coloniale du Japon envers la Corée du Sud. Elle interdisait formellement toute importation

de biens ou de produits culturels japonais. Moi en ce moment je me promène au marché aux puces

de Séoul à Donggyo, on trouve ces espèces de copies fake de manga, d'animé, de personnages de

culture japonaise qui ont été coréanisé, qui ont des noms un peu proches mais pas si proches que ça.

Il faut bien comprendre que, peut-être même plus que le gouvernement aurait injecté énormément

d'argent pour faire naître une culture populaire extrêmement présente en Corée du Sud, c'est juste

que les Sud-Coréens n'ont pas eu accès à une culture populaire qui était florissante et pourtant très

proche, et voisine culturellement. Excusez moi, Japon Corée c'est comme si on avait Espagne France,

ou Italie France. Ils n'ont pas eu accès à ça, ou par un marché noir extrêmement controlé. Donc

forcément vous faites naître une production de culture populaire locale florissante, et c'est ça qui va

engendrer une machine. C'est peut être aussi pour ça qu'en Chine il y a aussi une consommation

locale de la culture populaire coréenne qui est immense. C'est qu'il n'ont peut-être pas la place. Vous

le savez, les auditeurs de Radio Tangun qui m'écoutent depuis maintenant un an, ma deuxième

casquette c'est le Vietnam. Au Vietnam, la K-Pop et la culture pop coréenne, ça se tasse. Parce qu'il y

a l'émergence locale d'une vie pop et de drama vietnamiens.

Manon: Très influencés d'ailleurs par la vague coréenne.

Bryan: Bien sûr, avec en plus maintenant des join entre les maisons de production.

Manon : A regarder de très près, la V-pop.

Bryan: Oui oui, de très très près.

Manon: En HD Full définition.

Bryan : Ils ont été à très très bonne école, et c'est le Vietnam. Mais par exemple, en Chine ça a du

mal.

Manon: Oui, et la situation politique aujourd'hui en Chine ne permet pas une production

culturelle...

Bryan: Au Vietnam on pourrait se poser la question aussi, c'est le même genre.

Manon: Oui mais là...

Bryan: Oui, c'est pas facile. Mais je pense qu'il y a aussi ça qui a joué.

Mathieu : Moi je le vois comme ça, comme ça devient tellement populaire - on ne fait que parler de

la vague coréenne, tout nous le rappelle, quand il y a eu le succès de BTS, toutes les cinqs minutes "la

vague coréenne, la vague coréenne", après il y a eu Squid Game, et même avant Parasite. On agit tout

le temps en disant que c'est nouveau. C'est nouveau, mais quand BTS était populaire c'était il y a cinq

ans, quand il y a eu Parasite c'était il y a deux ans, Gangnam Style il y a dix ans! Il faut arrêter de dire

que c'est nouveau. On veut toujours justifier la vague coréenne : pourquoi c'est comme ça ? Parce

que c'est comme ça, c'est tout. Il n'y a pas forcément une raison. Et dans les médias internationaux

c'est toujours comme ça. Le gouvernement...

Manon: T'as raison, là on voit bien avec Squid Game. Ça a été la course à l'analyse, l'enchère, la

surenchère, comment est-ce qu'on en est arrivé là... Ça fait 10 ans qu'on en est là.

Bryan: Je me souviens en 2010 quand on hurlait que dans les classes de coréen on était 75 pour 20

places, et qu'on disait qu'il fallait plus de profs de coréens, il fallait investir dans cette langue, et que

tout le monde à l'université nous disait 'on ne va quand même pas créer des postes de profs pour une

vague qui va se tasser'. Sauf que je le répète, on a eu la génération BigBang, il y a eu Gangnam Style,

ensuite BTS, Parasite avec le cinéma, là il y a eu Squid Game... Tous les ans il y a une Vague! Ce n'est

plus une vague, c'est le réchauffement climatique. La marée est haute, et elle restera haute. Mais

comme le Japon, est-ce qu'aujourd'hui le Japon se tasse?

Manon : Le pire c'est que, je pense qu'en plus, pour le Japon, il y a eu un espèce de petit creu, et que

ça revient. Parce que si on prend l'exemple du Japon, nous trois avons été passionnés par la culture

populaire japonaise. Je pense qu'il y a aussi un tabou sur ça, il y a 10-15 ans, aimer les mangas, le

visual kei, et toute cette culture populaire un peu underground japonaise, était très mal vu. Parce

qu'on était considérés comme marginaux, un peu sombres, tu vois, gothique, lolita...

Bryan: On était pas dans le mainstream américanisé.

Manon: Voilà, on était pas dans ça, et pourtant la vague japonaise était là depuis les années 80. Donc rien de nouveau sous le soleil. Les produits japonais étaient là. Moi je me souviens à l'école, parce j'aimais le japonais, parce que j'étais intéressée par la langue, parce que je lisais des mangas - j'ai lu nana, One Piece - j'étais un ovni. Déjà parce que j'étais en province, et que la province c'est aussi quelque chose, toi je sais pas Bryan, pour la banlieue. Mais, en tout cas je me souviens, autour de moi, aucun de mes amis d'enfance n'était dans ce genre de délire là. J'étais la seule à partir l'été à la Japan Expo, pour aller voir mes copains que j'avais rencontré sur Skyblog etc. Il y avait eu cette petite communauté d'internet qui nous permettait de se retrouver à certains moments de l'année. Et après ça s'est un peu tassé, il y a eu le début de la K-Pop au début des années 2010, et là tout le monde a un peu commencé à être dans la culture coréenne. Et là, les mangas, mais combien de PP manga sur Twitter ? Combien de gens sont en train de nous dire qu'ils ont toujours été passionnés par le Japon ? On les a jamais vu ces gens là. Il y a 10 ans il n'était pas là - je ne dis pas ça pour être critique.

Bryan: Non mais on voit que la marrée est toujours haute.

Mathieu: Ça s'incorpore au paysage médiatique de l'époque quoi.

Manon : Mon neveu de 10 ans me demande à Noël des mangas, il est passionné par le Japon. Ça touche encore des jeunes.

Bryan: Je pense que tout ça, les pop cultures asiatiques arrivent aussi à émerger dans un paysage où la pop américaine - et encore, on est entouré par la pop américaine, Netflix est un bon agent de ça, il y a les films Marvel... Il y a toujours un rêve américain. Mais depuis la guerre en Irak, ils ont pris un sacré plomb dans l'aile. Surtout en Europe et en France, je pense que le rêve américain a un gros plomb dans l'aile, outre le fait que pour des jeunes ados c'était un moyen de se démarquer et d'être dans l'underground d'aimer les pop cultures asiatiques, il y avait aussi chercher une nouvelle way of life, un nouvel idéal de vie. Et là les drama japonais ou coréens nous ont aussi proposé visuellement une esthétique, cette façon de mettre en avant des aspects culturels de la famille, des modes de vie, qu'on retrouvait énormément en Europe mais qu'on ne pouvait pas voir. Excusez-moi mais Plus Belle la Vie, ça ne me vend pas Marseille, je suis désolé, je n'ai pas envie. Par contre, peut-être par pure exotisme - même si la Corée c'est plus du tout exotique pour moi - il y avait ce côté où, bizarrement

en tant qu'ado français en banlieue, je me sentais plus proche d'un drama coréen et des thématiques qu'il représentait, plutôt que certaines séries - que je suivais aussi - américaine. Ce n'était pas la même chose. Pour revenir à Squid Game, il y a eu 25 000 analyses sur Squid Game : la société coréenne, la violence de la société coréenne, la dette dans la société coréenne...

Manon : Le néoconfucianisme. On a sorti tous les totems. La tradition-modernité, le *han* (한), on a tout eu.

Bryan: Et pourtant je pense qu'il y a une question qui n'a pas été traitée ou très peu. Si on doit le comparer avec les autres productions qui ont été faites sur ce genres de jeux meurtriers - comme Battle Royale pour le Japon - c'est cette esthétique liquide, et extrêmement immatérielle de la Corée. Je me souviens que Battle Royale ça se passe sur une île si mes souvenirs sont bons. Là on comprend que Squid Game c'est sur une île, mais on la voit que 3 secondes, c'est dans des hangars, c'est immatériel. Il y a ce côté froid et déshumanisant de l'uniforme, qui n'est pas un uniforme à la japonaise, c'est cette espèce d'uniforme de peinture, des gardes roses, avec ces couleurs extrêmement pop. J'ai du mal à expliquer parce que je ne suis pas spécialiste d'analyse filmique, mais je pense qu'on a raté un truc sur l'esthétique de cette série. Cette froideur, cette impersonnalité et en même temps...

Manon: L'esthétisme de la K-Pop aussi. Il y a un gros loupé sur ça aussi.

Bryan : Voilà, Squid Game, si vous voyez les tenues des joueurs, des gardes roses, même le méchant avec son masque... Excusez-moi, on dirait un clip de BigBang ou de 2NE1 d'il y a quelques années. Pour revenir sur ce que tu disais, je pense qu'il n'y a plus de vague. Est-ce que c'est une succession de vagues ? Ou est-ce que c'est une montée des eaux ? Je ne sais pas, où est-ce qu'on en est aujourd'hui, de la pop culture coréenne ?

Mathieu: Il faut voir ça de deux façons différentes. Déjà sur le plan de la place de la culture populaire coréenne dans la culture populaire mondiale, on va dire que c'est une montée des eaux. Petit à petit avec ces espèces d'incidents, Gangnam Style, BTS, Parasite... Ça monte. Il y en a plein d'autres, les jeux vidéos, le boum des webtoons... La K-Beauty on en a même pas parlé encore! Avant les cosmétiques coréens c'était très difficile d'en trouver, maintenant à Sephora il y a tous les trucs de cosmétiques coréens.

Manon: If y a des corners.

Bryan: Allô Sephora? C'est quand qu'on a les bonnes marques dans le corner?

Manon: Mais la K-Beauty, on peut le dire depuis qu'on est ici, elle a pris du plomb dans l'aile. Les

grandes enseignes qu'on trouvait il y a quelques années ferment toutes les unes après les autres. Et il

y a quelques années, il n'y avait pas de Sephora en Corée. Aujourd'hui il y en a, alors qu'avant

Sephora n'avait pas idée de s'implanter en Corée puisque le marché était trop pris. Là si séphora a

réussi à ouvrir des corners - même si niveau choix on peut se poser des questions...

Mathieu : C'est parce que ça attire, le fait que ça vienne de Corée - même si en Corée c'est plus trop

d'actualité. C'est très intéressant, des marques qui étaient aussi populaires en Corée qu'à l'étranger,

comme Skinfood, ou Etude House, maintenant c'est surtout les touristes étrangers qui achètent en

Corée qui achètent là-bas. Les Coréens n'achètent pas là-bas.

Manon: Il y a eu tellement de fermetures. Là tu parles de Etude House, qui est une grande marque

de cosmétiques coréennes, là dans les rues, trouve un Etude House... Il y en a de moins en moins, en

termes de choix et de produits ça n'a pas changé depuis six ou sept ans. Il y a une vraie question!

Avis aux gens qui veulent faire une thèse sur la cosmétique coréenne!

Mathieu : Tout ça pour dire que, on regarde sur le plan de la place de la culture populaire coréenne

dans la culture populaire mondiale, on va dire que maintenant ça s'incruste dedans, c'est là. C'est

intéressant, même à l'intérieur de la K-Pop on peut dire : t'es fan de BTS c'est pas très spécial, mais

moi j'aime ce groupe qui vient de commencer, il y a pas beaucoup de gens qui connaissent...

Maintenant, à une époque où nous on aimait tout, il y a vraiment cette sensation de groupes qui sont

déjà devenus un peu mainstream, et des groupes un peu underground, même à l'intérieur de la

K-Pop. Après sur le plan académique par contre, c'est pas constructif d'utiliser la vague coréenne

maintenant. Il y a trop de choses à l'intérieur de la vague coréenne pour qu'on continue à tout

englober dedans. A un moment, quand il y a des choses qui n'ont rien à voir, comme les cosmétiques

et les jeux vidéos qui sont englobés dans la vague coréenne, il faut arrêter.

Manon : Mais est-ce que le gouvernement sud-coréen a pas joué ce rôle là ?

Bryan: Le *K-Something*.

Manon: Sur lequel on a fait un bon épisode, où on a parlé du fait que de mettre un K devant quelque

chose ne rime à rien. Ça ne veut rien dire, ça n'a aucun poids historique, ça n'a aucune valeur, ça ne

nous apprend rien - rien du tout - et sur rien. K quelque chose, de la musique coréenne, la cuisine, les

jeux vidéos, la cosmétique... Ça n'a pas de sens, ça ne veut rien dire. Est-ce que le gouvernement n'a

pas joué ce rôle là ? Tout ce qui vient de la Corée, est très coréen en fait. Ça n'a pas une grande valeur

identitaire coréenne.

Bryan : Surtout ça l'appauvrit.

Manon: En plus!

Bryan: Parce que hanbok (한복), on va pas refaire l'épisode, vous irez sur l'épisode sur le han, mais il

y a 20 000 bok (복, vêtement) en fait.

Manon: Oui, les maisons hanok (한옥) c'est pareil.

Mathieu: En fait ce qu'il faut se dire, c'est que c'est basé sur la vision qu'on a en dehors de la Corée.

La façon de mettre le K en face d'un autre mot, ça vient pas de la Corée, ça vient de l'étranger. Le mot

K-Pop n'a pas été inventé en Corée.

Manon: Est-ce que on peut avoir un petit...

Mathieu : Alors ça c'est dur de connaître la première occurrence. Les chercheurs ne sont pas

d'accord. Il y en a qui disent que ce sont des animateurs radios à Hong Kong, qui, pour distinguer la

pop coréenne de la pop japonaise - la J-Pop c'est un mot qui a été inventé par le Japon, pour parler de

la pop japonaise. Et il a dit « c'est pas de la J-Pop c'est de la K-Pop! ». Donc c'est un paradoxe. D'un

coup on utilise ce K qu'on implante partout, mais c'est encore basé sur l'extérieur de la Corée, sur

l'image que les gens ont. Ça montre qu'on se base sur ce que disent les médias étrangers, et ça ce

n'est pas que dans la K-Pop. J'ai déjà vu des articles dans les news coréennes, qui disent qu'un média

a parlé de quelque chose. C'est Inception le truc. C'est pour ça que je trouve que, dans le milieu

académique, il faudrait qu'on arrête de s'étonner. Si dans le milieu académique on s'étonne encore de

la Hallyu, forcément quand ça aura une plus grande audience, forcément ça va suivre. 'Ah un nouveau

truc, on a pas du tout vu ça'.

Bryan: Tu parlais du milieu académique, je vais peut-être poser la question qui fâche maintenant,

aujourd'hui tu es aux États-Unis, enfin maintenant t'es avec nous à Séoul, mais tu es dans un milieu

où les cultural studies sont très acceptées, surtout au niveau pop culture. Est-ce que t'as l'impression

que ta thèse et tes recherches sur la K-Pop, t'aurais pu les mener en France?

Mathieu : Je pense que ça aurait pu être très difficile. Je suis arrivé dans un moment où on a

commencé à s'en rendre compte.

Manon: C'est juste pour dire, parce que t'as fini ton master...

Mathieu: Ah oui parce que là on est partis... [rires]

Manon : De base on en est toujours à la première question !

Bryan: Et bienvenue dans Radio Tangun. [rires]

Manon : L'épisode durera 14 heures. [rires] Ce que je veux dire, c'est que tu as fait ton master ici en

Corée...

Mathieu : Oui, j'ai fais la recherche dont on a parlé, j'ai fait mon master en Corée, et c'était fini pour

moi. C'était bien, le master c'était rigolo, 2 ans c'est bien. Allez tchao bisous. Et puis mon directeur de

mémoire m'a dit mais Mathieu pourquoi tu ne continues pas ? Ce serait bien. Moi je lui ai dit que

j'avais envie de travailler en Corée, j'ai envie d'être un employé, un salaryman ... C'était une mauvaise

idée.

Manon: Pas tant que ça, regarde où ça t'as amené.

Mathieu: C'est vrai que ça m'a aidé, ça fait partie de mon expérience. Donc j'ai travaillé pendant sept

mois dans deux entreprises, où ça s'est plus ou moins bien passé. Ça fera un autre épisode un jour

peut-être. [rires]

Manon : Travailler en Corée. [rires]

Mathieu: Voilà. Ça ne me plaisait pas, je suis revenue vers mon directeur de mémoire qui m'a dit OK Mathieu, on va t'amener aux Etats-Unis. Et moi je ne comprenais pas au début, je disais mais c'est des études coréennes, pourquoi faut-il aller aux Etats-Unis ? Il me dit que c'est mieux, qu'il y a plus d'argent, plus de bourses.

Manon: On en revient toujours aux mêmes problèmes.

Mathieu: Il y a plus de financements, plus d'opportunités...

Manon : A aucun moment il n'a été question de partir en France pour faire ta thèse ?

Mathieu: Non, la question ne s'est même pas posée.

Manon : C'est pas pour cracher dans la soupe, mais c'est montrer à quel point, parfois la France, alors qu'il y a de quoi faire même si on manque un peu - beaucoup - d'outils, mais c'est intéressant de voir que tu t'es dit 'à aucun moment ce que j'ai envie de faire peut se faire en France'.

Mathieu : Déjà c'était difficile de trouver quelqu'un qui pouvait me diriger aux Etats-Unis, alors en France c'était pas possible. Même aux Etats-Unis c'était compliqué.

Manon : Est-ce que tu crois que c'est parce qu'on a, comme on l'a dit tout à l'heure, pas digéré le fait que la montée des eaux soit installée en France.

Mathieu : C'est comme un entonnoir. Au début il y a beaucoup de gens, il y a très peu de gens qui vont jusqu'au master, et ceux qui vont en master en général c'est pour aller en Corée, en échange ou en stage.

Manon: Et puis souvent après le master on a envie de travailler. Ça dépend du plan de carrière qu'on a, mais généralement après le master on a envie d'aller bosser.

Mathieu: C'est mon avis, mais je trouve que pour bien réussir le doctorat c'est bien d'avoir une expérience dans le milieu du travail. C'est bien, parce qu'on se rend compte de la différence. Même si c'est pas forcément très formateur, sur le plan de 'savoir ce que c'est un travail de 9 heures jusqu'à 17 heures'...

Manon: Et se rendre compte que ce n'est pas ce dont on a envie.

Mathieu: Bien sûr. Pour moi, il faut essayer pour savoir. C'est pour ça que j'ai essayé et ça ne m'a pas

plu, on passe. Forcément à cause de cet entonnoir, les gens qui restent à la fin, c'est parce qu'ils

s'entendent bien avec des professeurs en poste, et peut-être que leurs sujets vont mieux ensemble,

et forcément c'est difficile de trouver des gens qui ont envie de continuer à essayer. Ils n'ont pas

forcément le soutien ou les financements, ils sont peut-être découragés. Donc une fois qu'on regarde

la liste des gens qui pourraient nous diriger, il n'y a personne qui a un sujet similaire. Moi quand j'ai

fait mon processus pour postuler aux Etats-Unis, j'ai vraiment eu de la chance. Il y avait des gens qui

pouvaient me diriger, mais il fallait trouver très loin. Cette personne fait les films, mais c'est des films

contemporains...

Manon : C'était en études coréennes ou en disciplinaire ?

Mathieu : J'ai toujours cherché en études coréennes, je voulais garder cette patte des études

coréennes. En regardant les études qui se faisaient sur la K-Pop, j'ai remarqué que la plupart du

temps les professeurs n'étaient pas en études coréennes. Ça m'a toujours étonné. C'était toujours

dans gens en communication, ou en média, ou en gender studies.

Manon : Et donc ne parlaient pas forcément coréen ?

Mathieu : Et en plus les gens des fois ne parlaient pas coréen.

Manon : On a le même problème partout ! [rires]

Mathieu: C'était un peu étonnant, je me suis dit d'accord, mais comment peut-on savoir tout le

discours sur la K-Pop sans parler coréen ? Je veux bien qu'il y ait l'aspect visuel...

Bryan: Enfin, même le visuel tu te tartines de la langue.

Manon : Il y a quand même une production de savoir ici, aussi.

Mathieu: Voilà, moi au début je pensais qu'il n'y avait rien sur la K-Pop en Corée, et puis en fait en regardant en coréen maintenant, il y a beaucoup de choses qui se font, il y a tout un cercle académique qui font des trucs en dehors de ce qui s'est déjà fait, et si on ne parle pas coréen on n'a pas accès à ça. Donc je voulais garder les études coréennes, et c'était encore plus difficile de trouver quelqu'un qui fait des études coréennes *et* qui est intéressé par la culture populaire. J'ai vraiment eu de la chance de trouver mon directeur de thèse à UCLA, qui s'intéresse à la K-Pop. En plus à l'origine il n'avait pas un *background* en K-Pop.

Manon: Souvent les gens de cette génération n'ont pas nécessairement un background...

Mathieu : Voilà. Il était juste très ouvert. Il y a aussi le fait qu'aux Etats-Unis, on a tendance à dire que la côte Ouest est plus ouverte en termes de sujets de recherche, et que la côte Est est très traditionnelle. La côte Est c'est histoire ou littérature *hardcore*. Mais dans la côte Ouest c'est plus ouvert à des trucs un peu plus différents, en dehors de ce qui s'est déjà fait. Donc quand je suis arrivé à UCLA pour faire mon doctorat en 2018, j'étais quand même un ovni. Parce qu'il y avait toujours cette binaire 'tu fais littérature ou histoire ?', et bien je ne fais aucun des deux. Moi c'est rien du tout, ou les deux. Même à l'intérieur de mon département, trouver des cours, des séminaires ou des colloques c'était difficile, il n'y avait rien.

Bryan : Je vais faire une petite parenthèse mais, c'est vrai que c'est très intéressant ce que tu dis sur la patte des *korean studies*, en France on reste souvent attaché à l'ancrage disciplinaire.

Manon: On fait beaucoup de pluridisciplinaire aussi.

Bryan: De plus en plus, et heureusement. Les *studies* n'ont jamais vraiment émergé en france, que ce soit les *cultural studies*, les *gender studies*, les *media studies*... C'est très difficile de faire émerger ça en France, on est encore ancré dans nos vieilles disciplines. C'est important d'avoir la méthode et les outils - je fais une petite parenthèse personnelle, on m'a posé une question il n'y a pas longtemps sur l'ancrage, moi je me définie encore, bien que ma discipline soit l'histoire de l'art, comme venant des études aréales et culturelles. Aujourd'hui, qu'est-ce qui fait que quelqu'un comme Mathieu, qui travaille sur la K-Pop, Manon qui travaille sur l'urbanisme en Corée du Nord ou moi qui travaille sur mes vieilles peintures bouddhiques, qu'est-ce qui nous lie? Outre le fait que c'est que l'objet soit la Corée, c'est aussi le fait qu'on ne peut pas tolérer, on l'a dit dès l'introduction de ce podcast, de ne pas parler coréen, de ne pas aller sur le terrain. On en reparlera dans notre prochain épisode sur

comment faire du terrain en Corée. Dans le milieu académique, et j'espère qu'on va pouvoir vous

partager ça, les études sur la Corée se font majoritairement en Corée. Les profs sont en Corée, ils sont

Coréens. Hier j'étais en rendez-vous, ça parle pas un mot d'anglais, ils ne veulent pas. Donc le coréen,

c'est nécessaire. Même si vous faites des fautes c'est pas grave. Donc c'est aussi une question de se

démarquer. On s'est démarqué avec la K-Pop en 2010, nous nous démarquons en 2021 à travers les

areal studies. [rires] Il y a aussi cet ancrage qui est important, et moi c'est ce qui me permet de

discuter avec ma directrice de recherche qui est japonologue et historienne de l'art, mais là aussi,

mais on bouffe du chinois classique, du japonais ancien et du coréen ancien. On parle beaucoup dans

ce podcast de l'insertion dans le milieu académique, et je pense que ça c'est important aussi. On voit

aussi beaucoup les Etats-Unis comme une porte de sortie. C'est super ce qu'il t'es arrivé. Je pense

que le message de cet épisode c'est aussi ça : on peut venir de banlieue, d'Avignon, du 36, avoir passé

une partie de son adolescence dans le 13e à rêver de la Corée, aujourd'hui on est tous les trois

autours de la tables à faire nos recherche, à être plus ou moins bien financés selon nos statuts,

Manon: [souffle]

Bryan: Manon souffle beaucoup. [rires] Allô les financements, on en a besoin.

Mathieu : Oui, la France ! Donnez de l'argent aux étudiants en études coréennes.

Bryan: Aujourd'hui on est tous les trois autour de la table à Séoul, un d'entre nous est à UCLA à Los

Angeles...

Manon: Et qui fait surtout un sujet qu'on aurait pas imaginé! La K-Pop, hyper marginalisé et très mal

vu, c'est le tabou, on ne peut pas la regarder avec un œil scientifique, on ne peut pas étudier ça parce

que c'est de la culture populaire. Mais combien de choses ont été produites sur les mangas ? Sur les

animés?

Bryan: Il faut le dire, il y a des sujets qui sont possibles.

Manon: Tout est étudiable, à condition, évidemment, d'avoir un recul nécessaire sur son sujet, sur

son terrain, et de réussir à problématiser un thème de recherche. Pour le coup je m'adresse aux

étudiant.e.s qui auraient envie de faire de la recherche. C'est un monde impitoyable, mais

merveilleux dans lequel nous nous épanouissons beaucoup. Mais, dire 'je veux faire un sujet sur la

K-Pop' ne suffit pas. C'est un point de départ, et c'est essentiel. A partir de ce moment-là, si vous

voulez faire quelque chose sur le cinéma - le cinéma stop, on en a trop, ou alors faites d'autres

thèmes que Parasite et Squid Game. C'est faisable, et si c'est pas faisable en France il faut partir, il ne

faut pas avoir peur de partir, Mathieu tu en es un bon exemple. En prenant évidemment en compte,

et là je vais sauter sur ma question qui me taraude depuis tout à l'heure, c'est sur le plan de carrière.

Je pense que c'est essentiel de parler de ça, parce que Bryan et moi faisons notre thèse en France,

parce que nous avons une ambition derrière qui est de pouvoir avoir un poste en France. Je pense

qu'on est d'accord sur ça.

Bryan: Oui. On mangera où il faudra manger mais oui.

Manon : Je veux dire que l'objectif principal est de pouvoir avoir un poste en France. Toi tu as fait le

choix de partir. Tu as fait une partie de tes études en Corée, puis tu es parti à UCLA, faire une thèse à

l'étranger, soit. Mais ma question - c'est bien de faire ses études à l'étranger, mais il faut être

conscient, et être au courant, que toutes les thèses ne se valent pas partout. Toi si demain tu

retournes en France avec le bagage que tu as, si demain il y a un poste qui se libère est-ce que tu

peux avoir le poste ? Avec une thèse qui a été faite aux Etats-Unis, des études en Corée pour ton

master, est-ce que si demain tu retournes en France tu as un poste ? Je ne suis pas sûre. Donc quand

tu as fait tes choix d'études, est-ce que tu as pensé à ce plan de carrière là, en étant conscient qu'un

mémoire de master en Corée, puis une carrière académique commencée aux Etats-Unis, là tu vas

terminer tes études à UCLA, qui est une très grande université - mais aux Etats-Unis. C'est comme si

nous demain on faisait notre thèse en Corée, est-ce si on va aux Etats-Unis ou en France, est-ce que

tout ça aura la même valeur ? Je ne suis franchement pas sûre. Ça tu l'as dit, il y a beaucoup de

masterants en études coréennes en France qui veulent partir en Corée, faire leurs études en Corée...

C'est super, mais il faut penser derrière à où est-ce que tu vas manger, chez qui tu vas manger, qui va

te faire manger! Je ne suis pas sûre que, si le projet est de retourner en France avec des diplômes

étrangers, c'est assez compliqué.

Mathieu: Alors moi, quand j'ai postulé pour mon doctorat, mon directeur m'a dit Mathieu ton

doctorat tu ne le feras pas en Corée, parce que si tu le fais en Corée ça ne vaudra rien.

Bryan: On a pété un tabou.

Manon : [en criant] Merci Mathieu ! On a pété un tabou. J'ai un ami chinois qui est ici depuis des années à SNU, l'Université nationale de Séoul, qui est la plus grande université de Corée, qui n'arrive pas à faire valider son diplôme, ça fait un nombre incalculable de fois qu'il passe des soutenances et personnes ne veut lui donner des notes, alors qu'il travaille comme un acharné. Et en fait son diplôme, en dehors de la Corée, ne vaut rien ! La plus grande université de Corée ! Tout le monde dit que SNU c'est génial, mais le diplôme, à l'extérieur de la Corée, ne vaut rien. Et c'est quelque chose qu'on ne dit pas aux étudiants, et c'est lamentable, parce qu'ils se tuent tous à payer des frais de scolarité très chers en Corée... Et puis faut payer la vie ici ! La Corée c'est sympa, mais ça coute une blinde !

Bryan : C'est très agréable d'étudier ici, les conditions sont sympas, mais le coût...

Manon : C'est un investissement de temps et d'argent, mais après pour faire quoi ?

Bryan: Il faut être clair avec les auditeurs. Si par exemple on voit qu'il y a quand même un turn général du monde vers l'Asie, l'Asie devient un nouveau pôle attractif, attention! C'est pas parce qu'il y a des grandes universités en Chine, au Japon, en Corée du Sud, à Singapour ou autre... ce sont des grandes universités, ce sont des pays riches. Mais dans le monde académique global, on ne va pas se mentir et c'est peut-être dur à entendre, mais un diplôme asiatique - au niveau renommé - ne vaut toujours pas un diplôme occidental. Ça fait très mal de le dire, un diplôme européen - je parle de l'Union Européenne - un diplôme nord-américain, un diplôme d'un pays anglo-saxon - je compte l'Australie et autre dedans - c'est autre chose. Au niveau international, vous bougerez. Un diplôme 100% en Asie, faites attention. Je me suis posé la question pendant longtemps, je fais une co-direction pour l'art bouddhique coréen, parce qu'il n'y a pas en Europe ! Il n'y a vraiment personne, en histoire de l'art coréen il n'y a personne, en histoire bouddhique alors là, il n'y a vraiment personne. Aujourd'hui je suis là pour rencontrer des profs coréens. Mais à part la Corée, j'aurais peut-être pu aller aux Etats-Unis. Il ne faut pas hésiter à tester des choses là où c'est possible, ne pas se décourager, on déborde un peu du thème de la pop culture, mais c'est intéressant d'avoir Mathieu qui est là, et qui nous donne ce regard américain aussi. Il ne faut pas hésiter à tester des choses, à faire des combinaisons, plutôt que de se dire 'j'irais en Corée, là-bas tout se passera mieux, l'herbe est plus verte'. Et puis attention, même quand vous parlez bien coréen, ce ne sont pas des sociétés faciles. Et je suis premier à dire que le western world ça n'existe pas, qu'on a des grosses différences culturelles et de pratiques avec les Etats-Unis, que ce soit dans le monde académique ou même hors académique. Mais la Corée c'est autre chose, on y va avec des patins.

MAnon: Quand t'as fait ces choix là, t'étais aussi conscient de la situation qu'il y avait en France,

qu'est-ce que les Etats-Unis allaient pouvoir t'offrir derrière dans ton choix de carrière.

Mathieu : Et c'est très important, au début j'étais pas du tout conscient de ce genre de choses. Et

comme mon directeur de master avait fait un doctorat aux Etats-Unis, il savait. Il a fait exactement

comme moi, c'est-à-dire son master en Corée et son doctorat aux Etats-Unis. Et il m'avait dit 'si tu

veux travailler dans les études coréennes plus tard, et avoir un poste, tu seras beaucoup mieux logé si

t'as un diplôme des États-Unis que si t'as un diplôme de Corée. Même au niveau des États-Unis, c'est

pas parce qu'on est doctorant à l'UCLA que quand on va sortir on va trouver un travail directement. Il

y a aussi un problème aux États-Unis, des fois on prend beaucoup trop de gens, et les gens il faut leur

trouver une place après. Si on se retrouve pour une même position d'études coréennes, avec 15

personnes dont cinq qui ont le même directeur de thèse, ça pose problème.

Bryan: D'où l'importance de bien trouver son sujet. Manon l'a dit tout à l'heure, d'où le fait de bien

problématiser. Si vous allez en recherche, c'est que vous posez des questions. C'est qu'il y avait -

comme Mathieu l'a eu avec les communautés de fan, Manon avec la question de Pyongyang, moi j'ai

des questions intrinsèques, à la peinture et aux images bouddhiques en Corée, de pourquoi elles sont

utilisées, comment elles ont évoluées - c'est que vous vous posez des questions. C'est que vous vous

levez le matin et que vous vous dites « mais pourquoi ? mais comment ? ». Il faut être motivé, c'est

des questions où on a parfois des hypothèses avant, on a tous une petite idée. On se dit 'je vais la

tester'. Il y a aussi cette volonté de faire exister un sujet. Mathieu essaie de faire exister le sujet K-Pop

en tant que sujet académique, Manon le sujet Pyongyang, moi le sujet art bouddhique.

Manon: C'est pas du militantisme, mais c'est une conviction.

Bryan: J'avais un directeur de recherche en vietnamien qui me disait que dans la recherche, il y avait

un côté extrêmement politique, vous êtes déjà dans un positionnement au moment même où vous

choisissez un sujet. Vous le faites exister, que ce soit à l'UCLA, à l'Université de Paris ou à l'EHESS.

Vous faites exister aussi une problématique autour de vous, et ça...

Manon: C'est essentiel.

Mathieu : Si je peux rajouter quelque chose, c'est très important de savoir de qui on s'entoure aussi.

Parce que forcément, il y a peut-être des gens qui veulent faire des recherches qui nous écoutent, le

comité c'est aussi très important. Ce sont les personnes qui vont écrire les lettres de

recommandations quand vous allez postuler. Donc il faut s'entourer de gens en qui on a confiance,

avec qui ça marche bien, qui sont intéressés par les questions qu'on se pose.

Manon : Oui, et puis tu as aussi à faire exister et à rédiger sur ce sujet parce que tu as été bien

entouré.

Bryan : Tu as rencontré les bonnes personnes au bon moment.

Manon: Et effectivement ton directeur de master qui est coréen et qui a fait son doctorat aux

États-Unis, a su te dire à un moment donné « je dois vous prévenir que si vous faites votre doctorat

en Corée, ça ne vaut rien. » Il y a certains directeurs qui en sont incapables! Ou alors qui ne le savent

pas ou qui ne le disent pas, je ne sais pas. Je pense que nous trois autour de cette table sommes très

bien entourés, nous avons su construire un réseau grâce à nos directeurs, aux gens qu'on rencontre...

C'est une question essentielle, et tu l'as dit quand je t'ai posé la question 'est-ce que ça t'es venu a

l'esprit de venir en France', tu savais pertinemment qu'en France personne ne serait capable... Quand

tu as fini ta licence et que tu as vu le choix de gens qui pouvaient te diriger, tu t'es dit bah non en fait

! C'est pas ici que je vais trouver, et c'est pas grave. Ça veut juste dire qu'il n'y a personne. Donc avis à

celles et ceux qui veulent faire quelque chose en France : il y a une place à se faire. Le poste pourrait

être créé...

Mathieu : Ça commence à se créer aux États-Unis, c'est pour ça que je parle de ça aussi.

Bryan: On a aussi des spécialistes en France qui ont fait leur thèse aux États-Unis. Un retour est

possible aussi, on ne veut pas être trop négatif.

Manon: Ma directrice aussi a fait une partie de ses études aux États-Unis.

Bryan : Et moi mon directeur en Corée, il y a une possibilité de revenir.

Mathieu : Je voulais vraiment dire ça, moi ça y est j'ai de la chance, je suis arrivé à un moment où on

commençait à se dire que la K-Pop c'était intéressant, et maintenant il y a des postes qui se créent un

peu partout dans les universités américaines en études coréennes, avec la mention « étude

culturelle » ou « étude de la culture populaire », alors qu'avant c'était juste histoire ou littérature.

Manon : D'où l'importance - avis aux universités qui font des études coréennes - d'arrêter ce regard

malveillant sur les gens, et les profils d'étudiants qui arrivent, parce qu'ils ont un attrait à la culture

populaire. Il y a des sujets qui doivent être fait. Si Mathieu ne l'avait pas fait, personne ne l'aurait fait.

Bryan : Il y a un discours de vérité à tenir, qui a été tenu en partie par Mathieu quand il a dit de bien

s'entourer. Pour les étudiant, si vous venez de mentions disciplinaires, je le vois en histoire de l'art par

exemple, et vous travaillez sur la Corée : la langue, le passage sur le terrain, une étude approfondie

pour parler coréen, connaître l'histoire et la culture, et passer du temps sur le terrain, c'est inévitable.

On parlait de bien s'entourer, il faut que les directeurs dans les mentions disciplinaires, lorsque vous

sortez d'un diplôme de pure sociologie, ou de pure histoire de l'art, vous avez un intérêt pour la Corée

: yes, mais il faut se former à la langue et à la culture. Comme nous on s'est formé aux outils

disciplinaires aussi.

Manon: Sur le tard!

Bryan: Si vous voulez bien vous entourer, vous allez devoir vous entourer de Coréens. Les Coréens ne

parlent pas toungouse. Il va falloir apprendre le coréen à un moment ou un autre. Là aussi sur

l'investissement académique, il y a les études coréennes en France, en Europe et aux États-Unis qui

ont leurs cartes à jouer. Parce que c'est par les études coréennes et par les études aréales et

culturelles - moi je suis un bébé des cultural studies, et pour moi ce sont elles qui porteront les

connaissances de demain, et c'est pas la pure histoire, l'archive papier. L'archive est performative, le

savoir est performatif, nous même on en est la preuve. C'est par les liens, les connexions et le terrain.

Il faut tenir ce discours de vérité, qui trop souvent dans les universités qui ne font pas d'areal studies

n'est pas tenu en France. Et s'il y a des gens qui nous entendent en dehors du milieu aréale, il faut

qu'ils aient ce message très vite, pour pas arriver en master et dire 'j'ai fait un master sur ça, je veux

travailler sur la Corée, qu'est-ce que je fais ?'... Va falloir revenir trois ans en arrière. Plus tôt vous

ferez le choix, plus tôt vous ferez...

Manon: Ce sera plus facile surtout. Et puis arrêtez le tabou des sujets. Tout est faisable, tout est

étudiable, à condition évidemment d'avoir un peu de conviction. il faut avoir un peu la peau dure, il

faut être animé par quelque chose. Toi Mathieu un jour tu es allé à Musica et tu t'es dit mais

pourquoi?

Mathieu: [rires] Merci Musica!

Manon: Musica, vous voulez nous sponsoriser, il n'y a pas de problème.

Mathieu: Moi je veux bien des albums. [rires]

Bryan: Les agendas!

Manon: Il faut avoir un bout de conviction, et je pense que c'est ce qui nous fait lever le matin

chaque jour. Il ne suffit pas de dire que je veux étudier ça. "Je veux étudier la Corée du Nord". Oui

d'accord, mais quoi. Et qu'est-ce qui m'interroge ? Je ne travaillais pas à proprement parler sur la

Corée du Nord quand j'y suis partie, et là je me suis dit mais pourquoi il y a autant de gens dans ces

parcs d'attractions? Et je me suis posé une vraie question, pourquoi la Corée du Nord que j'ai en face

de moi ne ressemble pas à celle qu'on me dépeint depuis 15 ans ? Je pense que pour la K-Pop c'est

pareil, les sujets doivent être fait, il faut avoir le déclic. Parfois il faut se faire un peu violence, c'est

pas toujours inné. Des fois il faut se poser devant une feuille, se poser des questions, réfléchir. Des

fois on a l'impression que c'est inné alors que pas du tout. Mon sujet je l'ai trouvé avec Bryan, dans le

local 2.07 à l'Inalco. Bryan m'a dit 'bon là Manon t'es dans la merde, il faut que tu te trouves un sujet',

je me suis posée avec un stylo et je me suis posée des miliers de questions. Bryan m'a dit 'bah voilà,

t'as tes questions, tu veux faire quoi maintenant?

J'ai cassé le mythe du sujet, mais c'est tellement bête. Bryan m'a dit c'est soit ça soit t'arrête tout, et

moi j'ai dit que je n'arrêterais pas.

Bryan: Tu fais des rencontres...

Mathieu : C'est toujours des moments aléatoires.

Manon: Totalement, et des fois tu te dis beaucoup que t'as eu de la chance, mais t'as pas eu de

chance! C'est pas une question de chance, c'est que c'était comme ça.

Bryan: Mon père vous dirait "la chance, elle s'aide". Il faut aider la chance.

Mathieu: Oh, c'est très beau.

Manon: Gérard! [rires]

Bryan: Vous avez de la chance, tout le monde a de la chance. Mais il faut aider la chance.

Manon: Les choses ne sont pas toutes blanches ou toutes noires, nous on ne se lève pas tous les

matins avec une forme olympique. Il y a des fois on a envie de se dire j'arrête tout, je balance tout,

bisous tchao.

Mathieu: Ouais, ça arrive souvent.

Bryan: Un bon feu de bois de peintures bouddhiques. [rires] L'administration des biens culturels ne

serait pas contente, mais moi je suis à deux doigts là.

Manon : Non mais voilà, sur les sujets de K-Pop, et de pop culture en général, il faut que les

étudiant.e.s qui arrivent en études coréennes soient au courant que c'est possible. Et que si c'est pas

possible en France, on réfléchit à son plan de carrière, est-ce que j'ai envie de bosser en France toute

ma vie ? Non ? Et bien c'est pas grave ! C'est pas dramatique, peut-être que toi t'avais pas du tout

envie de bosser en France.

Mathieu: Pour l'instant non!

Bryan: Ça se trouve dans 30 ans ce sera le DU de l'université d'Avignon aux *cultural studies* [rires]

Manon: Rendez-vous dans 30 ans, voir quelle gueule on aura! Voir dans quel état on sera. Je pense

que cet épisode permet aussi de montrer que c'est possible, et qu'en plus, tout nous oppose. Tous les

trois on a des parcours hyper différents, et pour autant il y a un truc, on arrive à se comprendre très

très bien, on trouve des points communs dans nos expériences et dans la manière dont on travaille.

Bryan: Des questions qu'on pose à des moments.

Manon: Quand on s'est rencontré la première fois avec Mathieu, ça a été une évidence! On s'est dit

qu'on ne travaille pas du tout sur les mêmes choses, mais ça a été évident - comme Bryan et moi

quand on discute, on ne travaille pas du tout sur les mêmes choses. Et pourtant c'est hyper naturel, il

y a des questionnements qui reviennent sans cesse, des trucs qu'on a envie de démystifier, tout ce

qui est "tradition modernité", la Hallyu...

Bryan: Le miracle!

Manon: Le miracle du fleuve, sur le fleuve, et j'en passe. Tout ça, grâce aux études coréennes qu'on

en est arrivés là, et je pense qu'on a un regard sur ce qu'on fait qui est profondément études

coréennes, études aréales. C'est important de montrer ça aux gens, c'est pas parce qu'on travaille pas

sur les mêmes choses qu'on a rien à se dire.

Bryan: On s'est posé des questions qui nous unissent. Je pense qu'on va laisser la question de la fin à

Mathieu, moi j'aimerais te poser la dernière question qui est très large. Qu'est-ce que la pop culture

coréenne nous laissera?

Mathieu: Wow...

Manon: C'est la question à 10 000 wons!

Mathieu: Elle va nous laisser... Elle va diversifier nos horizons. Il y a vraiment quelque chose qui est

en train de se faire, un pivot. Et d'ailleurs, c'est pour ça - on revient sur ce qu'on a déjà dit, mais c'est

une sorte de conclusion j'imagine - il faut qu'on arrête de dire que c'est nouveau. Faut qu'on arrête de

s'étonner. La culture pop coréenne qui s'est exportée à l'étranger ça a été un phénomène qui s'est fait

comme ça. C'est pas une magie, ça ne s'est pas passé comme ça du jour au lendemain, ça a été très

graduel. C'est un processus, ça a commencé dans les pays proches de la Corée puis ça s'est étendu.

Manon: C'est pas du au gouvernement...

Mathieu : C'est pas du au gouvernement, ça s'est fait parce qu'on a eu de plus en plus accès à

Internet, à la musique, aux films, aux dramas... petit à petit ça s'est commercialisé, les albums ont

été disponibles à l'étranger. Les entreprises d'entertainment coréennes ont compris qu'il y avait de

quoi exploiter à l'étranger. Maintenant, moi aussi je suis curieux de savoir ce que ça peut nous laisser. Je vous pose la question moi-même.

Bryan: On se revoit ici... On se laisse cing ans. [rires]

Mathieu : Et d'ailleurs, c'est pour ça que la thèse que je suis en train de faire se base vraiment sur ça.

La vague est là, les marées sont hautes.

Bryan : Gros coefficient de marée.

Mathieu : Les coefficients de marées sont énormes. BTS est partout, maintenant presque tout le

monde connaît BTS. Après ça dépend des pays.

Manon: En tout cas, ils connaissent forcément quelque chose, entre Parasite, Squid Game ou BTS.

Suivant les tranches d'âges, si on demande à des jeunes ça sera surement BTS, si on demande à des

adultes ça sera peut-être du cinéma...

Bryan : Dans tous les cas, on commence à dessiner une image de la pop culture coréenne.

Manon: Aujourd'hui à peu près tout le monde peut dessiner un kimchi, un bibimbap...

Mathieu : Et c'est très drôle, parce que sur Twitter il y a un truc qui tourne en ce moment, qui

s'appelle Do you know series, et c'est une photo où il y a tous les symboles de la culture pop coréenne

qui sont ensemble. Et c'est vraiment très marrant, petit à petit ça s'ajoute. On a Son Heung-min le

joueur de foot, Parasite, Squid Game, BTS...

Manon: Il y a des symboles qui s'ajoutent, alors qu'avant on était incapable...

Bryan : Et ça dans cette esthétique très liquide de la Corée, très particulière.

Manon: Et pour autant, et là je vais remettre la casquette géologue et études urbaines. Personne -

en tout cas très peu - n'est aujourd'hui capable de dessiner une skyline de Séoul. C'est à quel point

c'est très immatériel, et que donc on ne peut pas se faire une idée comme ça, de ce à quoi ressemble

Séoul. Si on en voit une photo de rue, ça pourrait être un peu n'importe où en Asie, n'importe où

dans une ville globale.

Bryan: C'est ce qui est fondamentalement coréen.

Manon : Mais c'est ça. On a eu aussi cette tendance - peut-être une pensée très occidentale aussi - de

se dire : un pays qui existe, un pays reconnu, c'est un pays qui a une identité visuelle et matérielle très

forte. Alors qu'en fait la Corée n'a pas ce...

Bryan : Je pense qu'elle a une identité visuelle, mais là il y a un gros travail à faire. Allô l'histoire de

l'art, il y a un gros travail sur la liquidité. Quand je suis arrivé à 18 ans en 2010 à Séoul, la première

chose que j'ai vu c'était les bar, des tours que je pensais être des HLM avec des numéros Lotte castle

203, c'est quoi ce truc ? Je suis arrivé à Yeouido il était midi, j'ai vu toutes ces personnes en chemise

blanche. Après j'arrive à Gwanghwamun avec la reconstruction de la porte, dans un truc hyper

liquide, c'est Séoul, c'est la Corée. C'est une identité visuelle en recomposition, en reconstruction.

Tout le temps, et toujours dans ce côté immatériel, qui fait que la pop culture - comme Mathieu nous

l'a dit - est arrivée comme ça par un processus, mais un processus immatériel. Un peu à l'image de ce

podcast, on est aussi sur les ondes et sur le net.

Manon: [rires] Ah l'autre!

Mathieu: C'est beau.

Bryan : Et c'est ainsi que je conclus. [rires]

Mathieu: C'est magnifique. [rires]

Manon: Merci Mathieu d'avoir été là. Ça nous fait plaisir d'avoir ce son de cloche.

Mathieu : Merci à vous. Encore une fois, cet épisode représente vraiment l'importance de se

connecter avec les gens qui font la même chose ! Mais comme on n'est pas basés aux mêmes

endroits on a pas eu l'occasion de se rencontrer avant, et c'est vraiment beau qu'à travers cet épisode

on se rencontre.

Manon : Pour nos auditeurs, ce n'est que la deuxième fois qu'on voit Mathieu. On s'est vu une fois

dans un café, on s'est dit qu'on allait prendre un café d'une ou deux heures. Tu parles! On a fait que

discuter pendant 10 heures d'affilés. C'est à quel point on peut se rapprocher, en plus à Séoul c'est

une chance immense qu'on se soit trouvés. C'est vraiment top, donc merci.

Mathieu: Merci à vous!

[Musique de fin]

Manon: C'est ainsi que s'achève ce dix-septième épisode de Radio Tangun. N'hésitez pas à nous faire

part de vos retours et à partager autour de vous ce podcast.

Bryan : On se retrouve le mois prochain pour un nouvel épisode. D'ici là, portez-vous bien et prenez

soin de vous et de vos proches à Paris, à Los Angeles ou à Séoul. Comme on dit en Corée : tashi

mannal ttaekkaji annyŏnghigyeseyo. tto mannapshida ! (다시 만날 때까지 안녕히계세요. 또

만납시다!)

[Musique de fin]

Julien : Si vous avez aimé cet épisode, soutenez nous, en vous abonnant à notre chaîne, en aimant ou

partageant ce podcast. On vous remercie.

Transcription réalisée par Emilie Nahas

Résumé

Bienvenue sur Radio Tangun, une émission présentée par Bryan et Manon qui questionne, pense, débat et décrypte les trois Corées.

En direct depuis Séoul, Bryan et Manon reçoivent Mathieu Berbiguier, doctorant à l'Université de Californie à Los Angeles (UCLA) et spécialisé dans la culture populaire sud-coréenne et les communautés de fans.

Tous les trois, ils reviennent sur l'émergence de la "vague" coréenne et sur ses répercussions aussi bien en Corée qu'à l'étranger. En partant de ce constat, leurs échanges les amènent à revenir sur le lien entre l'arrivée de la culture populaire sud-coréenne et l'accroissement des études coréennes en France.

Comment la culture populaire s'est installée en France ? Quels sont ses publics ? Quels ont été les effets de la "vague" coréenne sur le monde universitaire ? Comment faire émerger des recherches en coréanologie à partir d'une passion pour la culture populaire ? Peut-on réfléchir à un avenir de la culture populaire coréenne ?

• Musique : Ehrling - Chasing Palm Trees

https://soundcloud.com/ehrling/chasing-palm-trees-ehrling

• Montage audio et visuels : Julien Saint-Sevin

Pour suivre nos différentes activités, n'hésitez pas à nous suivre sur nos différents réseaux sociaux :

- Site de la Revue Tangun : www.revuetangun.com
- Site de Voyages Tangun : www.voyagestangun.com
- Twitter : @RevueTangun https://twitter.com/revuetangun
- Instagram : @revue.tangun https://www.instagram.com/revue.tangun/
- Facebook : Revue Tangun https://www.facebook.com/revuetangun
- Adresse e-mail : revuetangunpro@gmail.com

© Revue Tangun

